

d'épuisement : de ce jet irrésistible est sorti *Qu'as-tu fait de tes frères ?* bientôt suivi de *Brèves saisons au paradis*.

J'étais porté par une certitude : il y a du nous en je, à rebours de tout ce qu'a insinué l'auto-fiction. Qu'il paraisse gluant comme le mercure ou friable comme la craie, structuré comme une mosaïque, un feuilleté ou un oignon, notre moi est coproduit par son environnement familial et social, les thèmes d'une génération. C'est plus vrai encore pour la mienne, qui vécut collectivement l'éveil de sa conscience politique, de ses goûts musicaux et de ses désirs : le récit de soi relève forcément d'une histoire globale, dans ce cas. Pour moi en particulier, qui grandis à l'ombre de ces deux aînés qui n'eurent d'autres ambitions que d'écrire, mais s'interdirent d'y prétendre publiquement, de crainte de passer pour des imposteurs. Je n'aurais pas été le même sans eux ; peut-être même n'aurais-je jamais écrit s'ils s'étaient autorisés à le faire. Je me suis construit contre leur rejet suicidaire du monde.

Le moi garde pourtant une grande autonomie, me semble-t-il. Son aptitude à se défaire et à se reconfigurer, ses capacités d'adaptation et de métamorphose le font moins dépendre de l'histoire et de la sociologie que de l'imaginaire et du roman. Il est un acteur existentiel s'essayant dans tout un tas de rôles avant de s'installer dans un emploi, un comédien hanté par sa propre légitimité, même quand il trouve profit à jouer « collectif ». C'est ce territoire que j'aimerais défricher encore, après avoir reconstitué cette enfance où se noue notre rapport à la faim, au corps, au temps, puis cette adolescence prolongée où je suis parti explorer d'autres univers. Quoique moins opaque que l'enfance, l'expérience adulte pourrait bien être la plus inquiétante des vies successives que mène un homme, du fait de son aptitude diabolique à le soumettre à la réalité.

« Être c'est être perçu », disait Berkeley. Écrire sur soi, quand on ressent l'existence comme une énigme, c'est être doublement, vivre au carré. C'est offrir en partage ce que l'on a de plus trouble, et permettre aux autres de s'y retrouver. C'est avoir la possibilité de réaliser les vies nébuleuses qu'on a menées, en chargeant d'encre son sang. C'est non seulement ressusciter le temps échu et les êtres trop tôt disparus, raviver les jouissances et conjurer les drames, mais rendre sa littérature plus vivante que son existence.

Je retournerai un jour à d'autres formes littéraires, mais je n'appelle plus cela « manquer d'imagination ». Plus systématiquement en tout cas. Le sujet qu'on a sous la main n'est pas *ipso facto* le plus mauvais. □

Sans domicile fixe, couché sur le papier

On est sept, autour d'une table, feuilles, stylos, un chapeau contenant de petits papiers sur lesquels sont inscrits des noms d'objets. Chacun pioche au hasard, l'un devient un frigo, l'autre une paire de chaussures. « Écrire au nom d'un objet » est l'une des consignes proposées en atelier d'écriture dans ce centre d'accueil de jour pour adultes SDF. Je suis éducatrice spécialisée, ma collègue infirmière. Cette activité a été engagée dans l'idée qu'elle pourrait trouver une place au sein du travail éducatif et thérapeutique du service. « J'ai plein de trous, dit la chaussure, je marche toute la journée sur le sol glacé. Dans la rue, je croise des autres qui me ressemblent mais elles sont neuves et vernies, elles changent de trottoir quand elles me voient. » Le

thème du « fragment biographique » n'est pas énoncé d'emblée, on s'autorise des chemins de traverse. Les personnes prises en charge en institutions sociales sont amenées à « raconter leur histoire » à plusieurs professionnels, verbalement, frontalement, tout ce qui se dit peut porter à conséquence. Ce n'est pas facile pour tout le monde, « je raconte toujours la même histoire, et elle est pas très belle ». L'atelier permettrait de raconter cette « histoire » autrement. Devenir autre pour un temps, en passer par l'écriture à l'aide de consignes qui élargissent les frontières de la réalité, amènerait à prendre du recul par rapport à des situations vécues, à les regarder depuis une autre place. Écrire sur soi en un autre nom que le « je » permettrait de lier réalité, imaginaire et désirs sans qu'il soit question de vérité, de mensonge ou de délire. Nous supposons que sous couvert d'imaginaire se dit toujours quelque chose de soi.

Quelques séances plus tard on passe à des propositions d'écriture introduisant un nom propre. On emprunte à Perec ses « je me souviens » : les écrivains dressent des listes de souvenirs avant d'en sélectionner et d'en développer certains. « Je me souviens du premier jour où j'ai vu l'Océan, j'avais 5 ans, j'ai lâché la main de ma mère, j'ai couru, mes bras étaient des voiles et mon corps un bateau. » On devient histoire, personnage, on se prend au je. Certains participants nous confient qu'écrire ces bribes d'un passé, « même celles qu'on pensait que c'était pas important », leur a permis de se rendre compte de tout ce qu'ils avaient vécu, « c'est une sacrée histoire, quand même ». Parfois, cela permet de se réapproprier un trajet de vie, ou de remettre au jour des bases sur lesquelles

construire un avenir.

La séance suivante, les « textes à trois temps » couplent l'écriture des souvenirs à celle de futurs imaginés, on ouvre des chemins, des suites. La pièce où l'on

écrit n'est pas très grande, silencieuse, claire. On s'y retrouve deux fois par mois, la porte reste entrouverte, l'atelier serait un « espace hors monde » à l'intérieur du monde. Une pause. Une respiration. Sur le fil des propositions on écrit, souvent seul, mais toujours à l'intérieur d'un groupe. On lit à haute voix au groupe, on lie avec d'autres, on se laisse surprendre par l'écho des mots, doux ou violent. Parfois, on a écrit sur soi des choses qu'on n'imaginait pas, c'est sorti sous la plume, sans qu'on s'en rende compte. C'est tantôt merveilleux, tantôt insupportable. Parfois les portes claquent, les feuilles volent, on recommence, nature, envisage, récrit, « ce qui est bien, avec les histoires, c'est qu'on peut changer la fin ». □ Céline Rossli

« Je raconte toujours la même histoire, et elle est pas très belle. »

Durant un atelier d'écriture avec des SDF

Le mensonge de Céline

Je crie. C'est ce qu'il faut faire. Elles me l'ont toutes dit : « Tu suis le mouvement, et si vraiment ça ne marche pas, tu cries. Au bout de quelques fois ça finira par marcher,

sinon, tu pars. » Alors, je crie. Pas chaque fois pareil, des fois des mots, des fois juste des cris, timides, appuyés, rageurs. Ça aide, elles ont raison. Ça dure moins

longtemps. À la fin, j'enfouis ma tête dans son cou, il entoure mon corps avec son bras, par-devant, bombe le torse, attrape son slip, « j'aime quand tu aimes ça », il dit.